

Maurice Chalom, *Le migrant démuné*, Montréal, Liber, 1991,
116 pages

Anne Laperrière

Numéro 17, automne 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002154ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002154ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laperrière, A. (1991). Compte rendu de [Maurice Chalom, *Le migrant démuné*, Montréal, Liber, 1991, 116 pages]. *Cahiers de recherche sociologique*, (17), 226–228. <https://doi.org/10.7202/1002154ar>

Maurice Chalom, *Le migrant démuni*, Montréal, Liber, 1991, 116 pages.

Le migrant démuni séduit par la qualité de sa construction pédagogique, la clarté de son style et l'extension sociale de sa problématique. L'introduction fait bien ressortir l'importance et les principaux paramètres de la problématique de l'alphabétisation: problème mondial (27,7% de la population du globe était analphabète à la fin des années quatre-vingt), mais aussi, problème québécois, malgré les ressources de notre société: au Québec, les analphabètes complets regrouperaient 10% des personnes âgées de plus de 18 ans et les analphabètes fonctionnels, 18% de celles-ci. L'urgence de lever cette barrière à l'intégration sociale, dans un contexte de restructuration du marché de l'emploi, de hausse des exigences de qualification et d'une émigration accrue du sud au nord est fort justement soulignée par l'auteur. Enfin, l'importance de l'analphabétisme parmi les récents immigrants québécois, ses retombées particulièrement dramatiques sur leur intégration sociale et le succès mitigé des programmes d'alphabétisation mis en place — "près de 30% des immigrants, à la fin d'un programme intensif d'alphabétisation, s'expriment encore très mal en français" (p. 12) — justifie amplement la focalisation de l'auteur sur ce sous-groupe d'analphabètes.

Les deux premiers chapitres — *D'un monde à l'autre* et *Apprendre plus qu'une autre langue* — permettent de bien saisir les effets décuplés de l'analphabétisme dans le cadre de la migration. *D'un monde à l'autre* présente les différentes phases d'acculturation de l'immigrant, depuis la déchirure qui a provoqué son départ jusqu'à son intégration dans la société d'accueil: choc culturel et repli sur les relations interpersonnelles primaires et sur le groupe d'appartenance pour maintenir le contact avec son propre système de valeurs, puis apprentissage des rôles, normes et coutumes de la société d'accueil (acculturation), adaptation aux situations nouvelles (ajustement) et enfin, participation aux diverses sphères de la société (assimilation ou intégration). La revue des diverses études empiriques que fait ici l'auteur fait ressortir, de façon systématique et avec sensibilité, le vécu des immigrants et campe bien les principaux obstacles qu'ils doivent surmonter pour s'intégrer. Malgré un talent pédagogique certain, l'auteur n'arrive cependant que partiellement à contrer la confusion notoire qui marque conceptuellement ce champ et qui fait le cauchemar des étudiants, chaque analyste y allant de ses définitions originales.

Deux points importants, trop souvent négligés, sont soulignés: 1) le processus d'insertion peut être discontinu, voire contradictoire et 2) la définition même et l'évaluation des diverses phases de ce processus découlent d'une norme, d'un référent culturel: ainsi, "un comportement objectif de l'immigrant, tel que l'attachement à sa culture d'origine pourra, suivant le point de vue où l'on se place, être un signe de contre-acculturation (la culture de référence est celle de la société d'arrivée) ou de stabilité culturelle (la culture de référence est la culture d'origine)". (p. 35) L'auteur conclut en optant pour la double acculturation (celle de l'immigrant et de la société d'accueil) comme signe d'une insertion réussie: rares seront les oppositions à une telle position, à la fois réaliste et vertueuse. Mais cette position passe à côté de la question normative actuellement à l'ordre du jour

au Québec et dans d'autres sociétés: s'ouvrir, oui, mais jusqu'à quel point? La culture de la société d'accueil et celles des immigrants doivent-elles être considérées sur un pied d'égalité dans le processus d'acculturation et si non, quelles balises doit-on définir si l'on veut respecter les cultures de chacun tout en édifiant une société suffisamment intégrée?

Le chapitre suivant, *Apprendre plus qu'une autre langue*, sait, tout comme le précédent, replacer l'alphabétisation dans un espace assez large pour en donner une appréhension sensible et permettre à la lectrice et au lecteur qui le désirent un recul critique. Par ailleurs, la présentation des diverses théories, l'une après l'autre et sans intégration conceptuelle, entraîne, encore ici, quelque confusion.

Tout d'abord, on apprend que l'alphabétisation ne se préoccupe pas que de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, insuffisant pour la participation dans une société technologiquement avancée: d'où la montée du concept d'alphabétisation *fonctionnelle*, qui vise aussi l'apprentissage "des conduites sociales couramment pratiquées dans une société technologiquement avancée." (Painchaud, citée par Chalom, p. 42): "lecture et écriture doivent déboucher sur la préparation au travail, l'augmentation de la productivité, une participation plus grande à la vie civique, une meilleure compréhension du monde environnant." (Lestage, cité par Chalom, p.44). C'est à ces deux types d'alphabétisation que s'attachent d'abord les milieux institutionnels québécois, quelques-uns se vouant aussi à l'alphabétisation conscientisante, dans la tradition de Paulo Freire.

De même que l'alphabétisation ne concerne pas seulement l'apprentissage technique de la lecture et de l'écriture mais comprend une dimension sociale incontournable, de même, l'apprentissage d'une langue seconde ne peut faire abstraction de l'univers social (objets, expériences, normes d'interaction, institutions, histoire, etc.) auquel elle réfère. Ceci est particulièrement crucial pour les programmes québécois qu'étudie l'auteur et qui ont pour objectifs de développer la *communication*, l'*autonomie* et l'*acquisition de comportements sociaux adaptés* chez les immigrants analphabètes.

Ces programmes sont présentés dans le chapitre suivant. La lectrice et le lecteur sont maintenant à même d'apprécier pourquoi, dans plusieurs cas, leur orientation étroitement scolaire, leur peu de liens avec le monde dans lequel se meuvent les immigrants ou encore, la diversité des situations sociales de la population à laquelle ils s'adressent enrayent leur efficacité quant aux objectifs visés. C'est ce qu'indiquent, à gros traits, les résultats de l'enquête menée par l'auteur auprès de plus de deux cents immigrants, responsables d'association, formateurs et fonctionnaires. Cette enquête, qui a aussi utilisé l'observation et l'analyse documentaire, semble avoir été menée de façon plus ou moins formelle: nous ne savons rien du mode de sélection de l'échantillon, de la problématique ou de la grille d'entrevue utilisés. En conséquence, il est difficile d'évaluer la portée des résultats présentés. Ces résultats sont dévastateurs.

Les analphabètes interviewés, qui sont majoritairement des femmes mariées, de 30 à 49 ans, ayant trois ou quatre enfants et provenant de régions rurales du sud-est asiatique, d'Haïti ou du Portugal, n'ont tout d'abord pas choisi d'immigrer et méconnaissent leur nouveau milieu. Ils n'en sont pas, dans la très grande majorité des cas, à leur première expérience d'alphabétisation et estiment toujours n'avoir qu'une "faible connaissance du français". Cependant, ils estiment que leurs cours les aident à "mieux s'intégrer": qu'est-ce à dire au juste?

En toute logique avec sa définition sociale de l'alphabétisation, l'auteur accuse le peu de continuité entre les contenus pédagogiques et la vie quotidienne des immigrants, mais d'autres pistes ne sont-elles pas exploitables? Par exemple, qu'est-ce qui pousse ces immigrants à s'inscrire à ces cours? Leurs motivations ne pourraient-elles pas être multiples: désir d'apprendre le français, besoin de rencontrer d'autres personnes vivant les mêmes situations qu'eux, manque d'emplois, etc? Ensuite, jusqu'à quel point peut-on pousser l'alphabétisation en l'espace d'une trentaine de semaines? Que nous apprennent sur ce sujet les expériences d'alphabétisation de par le monde, ou encore, la comparaison entre les divers types de programmes québécois qu'étudie l'auteur? Les organismes communautaires qui insistent sur le lien avec le vécu des immigrants réussissent-ils mieux?

Enfin, l'auteur lui-même souligne plus loin que les immigrants interviewés accusent leur âge avancé (leur moyenne d'âge est de 38 ans), leurs pertes de mémoire et le peu d'occasions qu'ils ont de pratiquer ce qu'ils apprennent, en dehors des lieux d'enseignement, autant de facteurs que le pédagogue contrôle peu. Bref, on aurait aimé que l'auteur tire davantage d'une analyse systématique de ses données sur le *contexte* de l'alphabétisation, dont il a souligné l'importance, pour délimiter ce qui peut être attribué ou pas à une déficience de la pédagogie proprement dite.

Bref, ce livre offre une excellente initiation à la problématique de l'alphabétisation des immigrants, dont il démontre bien les tenants et aboutissants sociaux. Il présente, de façon concise et toujours sensible, tant les principales analyses, théoriques et empiriques, que les principaux programmes concernant l'alphabétisation. On peut déplorer cependant que l'étude empirique importante qu'il a faite des programmes québécois d'alphabétisation ne soit présentée qu'à grands traits et de façon très insuffisante au dernier chapitre, et que l'auteur n'utilise ces données que de façon peu systématique et impressionniste dans la construction de sa critique et des solutions proposées.

Anne LAPERRIÈRE
Département de sociologie
Université du Québec à Montréal